

Mission Orthodoxe saint Jean (Maximovitch)

FRATERNITE ORTHODOXE SAINTE-ANNE

BREURIEZH REIZHVRIEK SANTEZ ANNA

FEUILLET SAINTE ANNE



N°91

Novembre 2020

Notre pèlerinage sur les pas des saints Colomban, Gildas et Bieuzy en Morbihan le dimanche 22 novembre est bien sûr reporté à une date ultérieure compte tenu des événements connus de tous...



De Michel Simion, membre de la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne:

Mon père,

Veillez trouver ci joint le lien vers l'émission interview de France Culture, au sujet de mon livre "La souffrance - regard d'un orthodoxe"

En Christ, Michel

<https://www.franceculture.fr/emissions/orthodoxie/la-souffrance-regard-dun-orthodoxe>

Mon père,

A l'invitation du père Adrian de Nantes, mardi 10 novembre à 20H, je ferai une présentation "zoom" de mon livre "La souffrance - regard d'un orthodoxe". La présentation sera en roumain.

Pourriez vous, je vous prie, transmettre cette information / invitation aux fidèles de votre paroisse qui seraient éventuellement intéressés ?

Avec mes remerciements,

En Christ,

Michel Simion

Join Zoom Meeting

<https://us02web.zoom.us/j/84798290261?pwd=OEJmTzlHSWd2ZTJlKRWV6aHpOVFRIQT09>

Meeting ID: 847 9829 0261

Passcode: 521227

Tro-Breizh, un pèlerinage orthodoxe et breton

par le père Maxime Lediraison

Il existe de nombreux cultes septénaires chrétiens aussi bien en Orient qu'en Occident, dans lesquels des Historiens des religions ont pu voir un reflet paléochrétien de l'antique septénaire des planètes qui subsiste également dans les sept jours de notre semaine. Ainsi les sept dormants d'Ephèse furent très vénérés autrefois jusque dans l'Afrique du Nord, comme les sept fils de sainte Félicité la Romaine. La mémoire des sept fondations épiscopales de l'Armorique bretonne est remarquable par sa résilience aussi bien que par le renouveau que connaît aujourd'hui son pèlerinage traditionnel, le Tro-Breiz.

Si la plus ancienne évocation connue de ce tour de Bretagne remonte à 1330 dans les actes de canonisation de saint Yves, il ne fait guère de doute que les origines du pèlerinage remontent à la « Bretagne des saints et des rois », comme la plupart des cultes aux saints fondateurs en Armorique, à savoir les VIII^e -IX^e siècle sous le règne des rois Nominoë, Erispoë et Salomon de Bretagne. A cette époque, on assiste à un mouvement général de réappropriation de ses origines par le royaume breton entre la brève domination franque et les invasions normandes. Si l'apogée du pèlerinage se trouve sans doute au XIII^e siècle dans une véritable renaissance culturelle bretonne du vivant du grand Yves de Kermartin (mort en 1303), c'est certainement dans le haut Moyen-Age qu'il faut en chercher les racines. Après leurs victoires sur les Francs, les rois de Bretagne veulent cimenter l'identité bretonne et chrétienne de la jeune nation, ce qui explique que jusqu'à l'époque ducal, puis après le rattachement au royaume de France au XVI^e siècle, les évêchés de Nantes et Rennes en resteront exclus alors que le Tro-Breizh connaît apparemment encore une certaine vigueur jusqu'au XVII^e siècle. En effet, ces derniers sont de fondation gallo-romaine plutôt que bretonne, et donc plus ancienne (Saint Clair de Nantes est sans doute mort près de Josselin en 287) et leur rattachement au royaume de Bretagne étant un peu plus tardif, les deux métropoles se situeront toujours au-dehors de l'aire culturelle et religieuse spécifiquement bretonne et donc de type celtique.

Samson, Malo, Brieg, Tudwall, Paol, Kaourentin et Padern, eux que l'historien Antoine de la Borderie nommait encore au XIX^e siècle « les organisateurs de la nation » paraissent avoir été en effet vénérés comme tels par le Moyen-Age breton qui leur a attribué une place particulière dans la forêt des saints d'Armorique au caractère culturel typiquement celtique, à savoir héroïque, monastique et aristocratique. D'où

étaient-ils ? Hormis Padern, premier évêque des Vénètes, consacré probablement en 465 et d'origine armoricaine, les premiers évêques bretons sont tous des immigrés, nés dans l'île de Bretagne et donc récemment arrivés avec leurs chefs et leur peuple, tel qu'a pu le raconter saint Gildas dans son *De Excidio Britanniae*. A l'instar des grands fondateurs monastiques que sont Budoc, Gweltaz (Gildas) et Gwennole, leur place auprès du penntiern, à la fois conseiller, guide et contradicteur, n'est pas sans rappeler le modèle typiquement celtique du barde auprès du roi tel qu'on le trouve dans les modèles gallois ou irlandais médiévaux. S'ils semblent pour la plupart de familles nobles du Glamorgan, avoir été formés tout comme les évêques gallois (saint Dewy) auprès du grand Iltud dans la lauré d'Inis Pyr (Ile de saint Pierre) avant sa destruction par les Anglo-Saxons, certains d'entre eux sont venus de la Domnnea (Cornwall) insulaire, comme saint Tudwall ou bien même sans doute d'Irlande comme saint Malo (Mac-Law), autrefois protecteur des marins. Comme bon nombre de leurs pairs parmi les saints bretons, ces premiers évêques sont donc des moines issus de la noblesse des royaumes de l'Ouest de la Grande Bretagne qui s'effondrent sous la poussée des hordes d'Anglo-Saxons germaniques et païens. Leur installation en Armorique entre le Vie et le IXe siècle correspond donc bien à la réorganisation spirituelle d'une nation bretonne qui n'a rien de fortuit mais qui s'inscrit précisément dans la tragédie historique que constituent les Grandes Invasions pour des populations Brito-romaines profondément christianisées depuis le IIIe siècle. Bien que les tout premiers évêques des Bretons avaient été consacrés par les grands évêques des Gaules, notamment saint Germain au Ve siècle, il est remarquable qu'à l'époque où les Carolingiens s'efforcent de disputer à l'empire d'Orient la domination sur l'Oecumen chrétien, le roi breton Nominoë va faire son possible pour établir à Dol une métropole indépendante du siège de Tours afin de soustraire l'Eglise dans son royaume à la sujétion franque et romaine. Nul doute que le culte des sept fondateurs trouve ici ses origines historiques et son sens, ce dont se souvenaient les Bretons du peuple qui faisaient ainsi à la fois le tour de leur Eglise et de leur pays.

Tro-Breizh : tour de la Bretagne « bretonne » en quelque sorte, et il est difficile de ne pas voir dans l'usage d'une telle circumnatio une survivance des parcours rituels circulaires, figures d'accomplissement, caractéristiques des usages rituels celtiques tels qu'on les trouve dans les cultes solaires christianisés de l'ancienne Irlande, comme au Moyen-Age breton sous la forme des Tro-Minihi, ces grands pèlerinages autour de la paroisse dont la forme la plus célèbre est la grande Troménie de Locronan en Finistère, encore populaire aujourd'hui. Par ailleurs, force est de constater que la pratique des pèlerinages, comme beaucoup d'usages religieux médiévaux, s'étiolent en Occident après le Concile de Trente au XVe siècle. Le Tro-Breizh ne fait pas exception mais jusqu'au XVIIIe siècle, sa pratique paraît avoir relativement résisté à l'inévitable romanisation des usages et à la francisation des élites qui en est le

corollaire. Il est notable qu'alors que les pèlerinages aux anciens sanctuaires locaux disparaissent peu à peu en Haute-Bretagne, ils subsistent en Bretagne Occidentale brito-phone sous la forme des « Pardons », à l'instar de très nombreuses pratiques religieuses collectives autour de la vénération des saints et de leurs sanctuaires, lors même qu'elles tendent à disparaître peu à peu en France et plus généralement, en Occident entre le XVI^e et le XIX^e siècle.

S'il semble bien attesté sous l'autorité des ducs de Monfort aux XIV^e-XV^e siècle et particulièrement du vivant de la duchesse Anne où il était pratiqué parfois encore par l'aristocratie pieuse de Basse-Bretagne, le Tro-Breizh n'a probablement jamais été le pèlerinage massif qu'ont évoqué les historiens régionalistes du XIX^e siècle. Loin des ferveurs collectives d'un pèlerinage européen comme Compostelle, son rayonnement s'est limité essentiellement à la Basse Bretagne et sa pratique est devenue marginale et discontinue après le XVII^e siècle. Cependant, il semble que le Tro-Breizh n'ait jamais totalement disparu puisque son usage est évoqué dans plusieurs courriers sous la chouannerie, puis par les romantiques bretons de la première « Emsav » au XIX^e siècle (La Villemarquée) et enfin lorsque le mouvement Bleun Brug s'efforçait de revivifier le sentiment national et chrétien en Bretagne peu avant et après la Grande Guerre. Anatole Le Bras lui-même raconte en 1901 dans *La Terre du Passé* comment la poétesse Marc'harid Fulub de Pluzunet en Trégor accomplissait encore le Tro-Breizh à la place des fidèles contre une rémunération. Jusque dans les années 1970-80 on verra des émules du renouveau breton réaliser un pèlerinage dont le propos n'est pas toujours forcément très religieux. Il s'agit parfois simplement de retrouver du sens, de découvrir son pays, de se refaire une santé physique et morale... C'est ainsi que comme d'autres pèlerinages médiévaux, le Tro-Breizh connaît de nos jours une certaine renaissance populaire avec une association très dynamique, à laquelle certains prêtent à tort d'avoir redécouvert cette pratique en 1994 (puisque moi-même l'ai accompli en sept semaines en 1989 par exemple), et qui parcourt collectivement sur sept années ce que les Bretons faisaient généralement seuls autrefois... en un mois. Au temps jadis, le pèlerin réalisait ce cycle en partant simplement de chez lui pour y revenir à pied. La civilisation de l'automobile, les modifications de paysages, l'omniprésence du tourisme balnéaire en été imposent évidemment aujourd'hui de suivre plutôt les chemins de randonnées, ce qui rallonge considérablement le parcours.

Il est possible d'en effectuer la plus grande partie par le sentier dit « des douaniers » qui longe les côtes bretonnes presque intégralement depuis le Mont Saint Michel jusqu'à Guérande. Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier, Saint-Pol sont des villes côtières. Arrivé en Finistère, il est possible de rejoindre Quimper par la traversée des magnifiques Monts d'Arrée, la forêt du Cranou et la vallée de l'Aulne en serpentant par les nombreuses chapelles et les fontaines sacrées, sans oublier de faire une halte priante aux vieux saints des enclos paroissiaux qui parsèment le

chemin. De Quimper à Vannes, on peut aussi bien longer à nouveau la mer que raccourcir le chemin en joignant les belles vallées et rivières de Cornouaille par l'Aven et Quimperlé, puis du pays Vannetais. La remontée vers Dol invite à la traversée des grandes landes de Lanvaux, puis le pays Gallo au bocage bien abîmé, mais où la forêt de Brocéliande offrira au pèlerin de verdoyantes journées de marche. Les chemins de randonnée se sont bien développés ces dernières années en Bretagne comme ailleurs. Il est donc plus d'un chemin possible, on en choisit le sens mais aussi le parcours selon son intérêt et son temps. L'essentiel est de relier les sept cathédrales de l'ancienne Bretagne royale dont le Tro-Breizh paraît être aujourd'hui l'un des derniers témoignages encore vivants, et même vivant de plus belle. Ses origines politico-religieuses sont si peu démenties que l'association principale œuvrant à son renouveau annonce cette année vouloir y intégrer Rennes et Nantes en signe d'intégration des neuf sièges épiscopaux de la Bretagne historique bientôt réunifiée...

Le père Maxime, de la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne, est le recteur de la paroisse Sainte-Anne à Lannion, il est aussi professeur d'histoire au lycée Diwan (Carhaix).



SAINT SANE (Vème siècle)

Lorsque nous sommes arrivés à Plouzané début 2003, notre premier soucis a été de connaître l'histoire de notre nouveau lieu d'implantation et en particulier de découvrir saint Sané. D'une part connaître la relation entre le saint et la paroisse (Ploe-Plou), d'autre part, comme tout bon orthodoxe, savoir s'il y avait dans cette paroisse des reliques du saint. Mais je n'ai pu obtenir de réponses précises des recteurs successifs, pour certains saint Sané ne serait jamais venu en Léon, pour d'autres peut-être ses reliques auraient transité par le village, mais au sujet de celles-ci, rien. Pourtant, il existe à Plouzané, au bourg, l'ermitage de saint Sané et une source.

Cette année, devant l'insistance du père spirituel du monastère de Kerbénéat, le hiéromoine Justin, je suis reparti en chasse. Cette fois, je me suis adressé à un laïc, ancien de la paroisse catholique de Plouzané, Jean-Pierre. C'est un ancien marin au long-cours, donc persévérant et perspicace. Et de fait, il a fini par trouver les reliques, dans un carton, dans le grenier de l'église paroissiale. Puis il a eu la gentillesse de faire l'intermédiaire entre nous et les autorités (de la paroisse et de la ville) et de nous permettre ainsi d'emprunter les saintes reliques.



Les reliques, paraclis Saint Martin

Celles-ci sont composées de neuf os dont une mâchoire.



Nous avons pris possession des reliques le samedi 24 octobre et elles ont pu être vénérées par les fidèles dans l'église de La Trinité le dimanche à l'occasion de la visite pastorale de l'évêque Marc.

Le lundi, elles sont parties à 2h00 pour le monastère de Kerbénéat où elles ont été vénérées par les moniales et les fidèles à partir de 5h00 après la Liturgie, et où elles ont demeuré jusqu'au mercredi.

Nous sommes très reconnaissants envers Jean-Pierre, nous le remercions pour sa disponibilité et son amabilité et à travers lui, nous remercions également les autorités ecclésiastiques et civiles d'avoir permis cet événement, important pour des chrétiens orthodoxes.

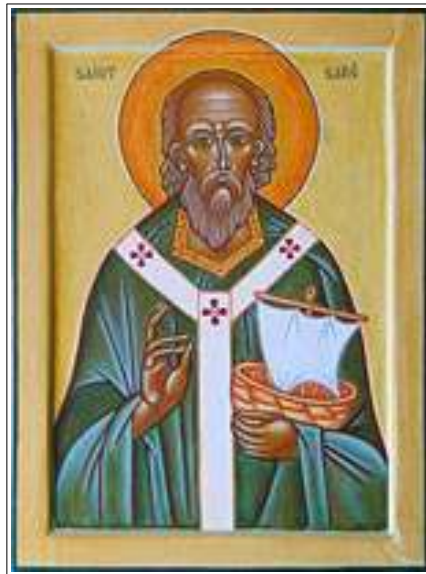


Au monastère de Kerbénéat.

(Suite dans le prochain FSA), père Philippe.

Tropaire de saint SANE (SANAE), en ton 4

Moine et pontife Sané / ta naissance fut prédite par saint Patrick, / auquel tu succédas comme pasteur et évangéliste de l'Irlande, / quittant ton île pour l'Armorique, / tu y poursuivis ton œuvre de déracinement de l'idolâtrie / et d'enracinement de la Vérité / , père saint dont nous conservons les reliques en Léon, / prie Dieu pour nous, que nous demeurions fidèles à la vraie foi.



Saint Sané (Atelier Saint André)

Kondakion

Père saint Sané, / à ta naissance, ta mère tenant en ses mains un bois mort, / tous virent celui-ci reprendre vie et produire de la verdure, / prophétisant ainsi ta vie d'apôtre et d'évangéliste, / pour le salut d' un grand nombre.

Saint Jean (Maximovitch)

Evêque de Changhaï, d'Europe occidentale et à Francisco (+ 1966)

L'ARCHEVÊQUE JEAN MAXIMOVITCH

En 1957, un fidèle de Saint-Irénée se rend au Mont Athos dans l'intention de visiter les monastères. A son arrivée, aidant un moine à porter une charge trop lourde pour lui, il est amené à la cabane d'un ermite, isolée à flanc de montagne. Le Père Nikhon, vieillard rayonnant, ancien colonel de l'armée russe et moine depuis 45 ans, parle un français impeccable, et la conversation s'engage dans un climat de sympathie réciproque. Il est longuement question de l'Église orthodoxe de France au sujet de laquelle des propos malveillants étaient parvenus jusqu'à lui.

Au cours de l'entretien, le Père Nikhon suggère au voyageur de transmettre au Père Eugraph le conseil de s'adresser à Jean Maximovitch, archevêque de Shanghaï, seul selon lui, capable de comprendre et d'aider l'Église de France.

Qui est l'archevêque Jean Maximovitch ? Exceptionnel, le personnage mérite qu'on s'y attarde. Il surprend, il déconcerte même celui qui n'est pas prévenu. Agé alors de 61 ans, il est de petite taille, le nez assez fort ; la barbe et les mèches hirsutes sous le klobouk envahissent son visage jusqu'aux yeux bruns derrière des lunettes qui laissent passer un regard attentif et pénétrant. Il semble lourd et bossu : c'est un sac de terre rapporté de Terre Sainte qu'en permanence il porte suspendu à son cou, sous la soutane, qui le tient courbé. Sa tenue est négligée. Il marche pieds nus dans des sandales à lanières, quelle que soit la saison. Il s'avance sans hâte, la grande canne épiscopale à la main. Ses lèvres épaisses ont été blessées comme l'est la parole qui sort de sa bouche : un coup de baïonnette d'un soldat communiste chinois lui a transpercé le palais et il faut faire un effort pour comprendre ce qu'il dit, alors pourtant qu'il possède parfaitement le français. Il n'a pas de lit dans sa cellule : à quoi bon puisqu'il ne se couche plus depuis des années ? Ce comportement ascétique date de sa prime jeunesse, mais c'est uniquement par hasard, au séminaire où il enseignait, que ses élèves découvrirent qu'il ne dormait pratiquement pas, ne se reposant guère qu'une ou deux heures par nuit, et passant l'essentiel de son temps prosterné en prière devant ses icônes. Dans la journée, il a de brefs moments d'assoupissement aussi bien

debout qu'assis. Durant la liturgie, il lui arrive parfois, pendant quelques secondes, de paraître s'assoupir (son cierge s'incline, le livre qu'il tient semble lui échapper des mains...) mais il ne cesse pas d'être présent car il intervient toujours avec précision et netteté au moment voulu. Disponible en permanence, il fixe des rendez-vous aussi bien la nuit que le jour, et il est toujours prêt à se rendre à n'importe quelle heure - et toujours à pied - au chevet des malades qui ont besoin de son ministère. Vivant dans la prière perpétuelle, il déroule d'interminables dyptiques sur lesquels il a inscrit les noms de toutes les personnes rencontrées dans sa vie. À sa manière paradoxale, il déclare : "J'ai trop de travail pour perdre mon temps à ne pas prier. "

Né le 4 juin 1896 dans une famille de la noblesse de Kharkov, sa vocation se révéla à lui très tôt : "Dès que je commençai à être conscient, devait-il écrire plus tard, je voulus servir la justice et la vérité." D'abord étudiant en droit, il se consacre plus volontiers "à l'étude de la science des sciences, l'étude de la vie spirituelle." Après la Révolution soviétique, il fait ses études de théologie à l'université de Belgrade, où sa famille s'était réfugiée. Devenu moine, il reçoit le nom de Jean (son nom de baptême était Michel) en l'honneur d'un saint de sa famille, saint Jean Maximovitch de Tobolsk (†1715). Il enseigne cinq ans au séminaire serbe de Bitolj et sa réputation de sainteté commence alors à se répandre. Il est sacré évêque à 38 ans par celui qu'il considérait comme son maître bien-aimé, l'archevêque Antoine Khrapovitsky, ancien métropolite de Kiev et premier primat de l'Église Hors-Frontières - apparenté à la famille Kovalevsky - qui lui dit : "Il faut que je te sacre car tu es si humble que si je ne le fais pas, personne ne le fera." Le métropolite Antoine l'envoie en Chine auprès des Russes de Shanghai à qui il écrit : "Je vous envoie l'évêque Jean comme si je vous envoyais mon cœur et mon âme. Il est un miracle de stabilité ascétique." Dans cette Chine déchirée par des guerres intestines, il déploie une activité multiforme : missionnaire, pastorale et charitable, fondant école et orphelinat, soulageant les misères, soignant les malades, nourrissant les affamés, recueillant les enfants abandonnés. Vêtu comme un Chinois parmi les plus pauvres, il va le plus souvent nu-pieds, ayant donné ses propres sandales.

C'est à Shanghai que commencent à se manifester ses dons de thaumaturge. Appelé une fois en pleine nuit au chevet d'un enfant à l'article de la mort, il entre, va droit à l'autel des icônes, se prosterne longuement devant elles puis, s'étant relevé, il déclare aux parents que leur enfant va guérir et sort sans même l'avoir regardé. Le lendemain matin, l'enfant était guéri. Par la suite, les exemples de guérisons obtenues

par la prière de l'archevêque Jean ne manqueront pas, durant et après sa vie terrestre.

Chassé de Chine par l'arrivée des communistes au pouvoir, il parvient à emmener avec lui ses ouailles, pour l'essentiel des Russes, mais aussi des Chinois, dont tous les enfants de son orphelinat, en tout plusieurs centaines de personnes. À leur arrivée aux États-Unis, les autorités le retiennent au port et veulent le refouler. Il obtient un délai de trois jours, et se rend immédiatement à Washington pour rencontrer les personnalités capables de l'aider. Comme il n'est pas reçu, il s'assied sur les marches du Palais du Congrès et laisse passer les heures, les nuits, les jours, le chapelet à la main. Il finit par être convoqué et entendu, et il arrache pour tous les siens le droit d'asile aux États-Unis.

Nommé en 1951 archevêque de Bruxelles et d'Europe occidentale, c'est à ce titre qu'il aura - providentiellement - à s'occuper de l'Église orthodoxe de France. Pendant son séjour en Europe, il réside souvent en région parisienne, partageant son temps entre la fondation russe de Sainte-Geneviève-des-Bois et Versailles, où il se rend par le train ; et il n'est pas rare que les voyageurs de la gare Montparnasse aient le spectacle peu banal de ce moine petit et laid, au costume insolite, installé dans la salle d'attente, ses icônes disposées en cercle autour de lui et tapant, imperturbable, sur une machine à écrire portative. Il ne pouvait certes passer inaperçu, mais il était bien au-delà du "respect humain." Au demeurant, là aussi, sa réputation de sainteté avait débordé les frontières des milieux orthodoxes et l'on cite un curé parisien qui, à l'adresse de ses paroissiens, s'écria un jour : "Vous réclamez des preuves, vous dites qu'il n'y a plus ni miracles ni saints. Pourquoi devrais-je vous fournir des preuves théoriques alors qu'aujourd'hui marche dans les rues de Paris un saint : *Saint Jean Nupieds ?*"

En 1963, l'archevêque Jean est nommé archevêque de San Francisco et d'Amérique occidentale, à la demande des Russes qui l'avaient connu à Shanghai. Il rétablit la paix dans la communauté divisée et mène à bien l'édification de la nouvelle et somptueuse cathédrale orthodoxe, car cet homme de prière, cet homme de Dieu, érudit attentif et liturgiste reconnu, est aussi un homme d'action et un administrateur réaliste et décidé.

Son décès - qu'il avait prédit - intervient subitement le 2 juillet 1966 à Seattle où il accompagnait dans son périple une icône miraculeuse de la Mère de Dieu. Ses funérailles à San Francisco furent, disent les témoins, un véritable triomphe de

l'Orthodoxie. En effet, son corps, placé dans un cercueil ouvert, fut offert à la vénération des fidèles qui, durant six jours, défilèrent par milliers pour le toucher et l'embrasser, sans qu'à aucun moment il donnât le moindre signe de décomposition alors qu'il n'était pas embaumé. Les autorités municipales ayant, sans qu'on les en sollicite, accordé l'autorisation, sans précédent jusqu'alors, d'ensevelir les évêques dans leur cathédrale, le sépulcre de l'archevêque Jean, établi dans la crypte, est devenu un lieu de pèlerinage où abondent les grâces spirituelles et matérielles. Ainsi se trouvent confirmées les paroles de celui que son peuple a déjà spontanément canonisé et qui, étant apparu en songe à une de ses paroissiennes, lui dit : "Dis au peuple : bien que je sois mort, je suis vivant !"

Tel était le saint personnage aux mains de qui allaient, pour un temps, être remises les destinées de l'Église de France : personnage que rien, humainement, ne prédisposait à en comprendre ni la nature ni la mission mais qui, sous l'inspiration divine, en eut l'intelligence intérieure et sut se montrer un protecteur avisé plein d'amour fraternel.

Dans « Orthodoxie et Occident » de Maxime Kovalevsky, Les Editions de l'Ancre.

Transcrit pour le FSA par Yvon Abhervé, de Landivisiau.



Bulletin d'adhésion



Nom, prénom :

Adresse :

Courriel :

J'adhère à la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne pour l'année **2020**.

et verse ma cotisation de 10 € 15 € par famille

Je soutiens la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne par un don de et souhaite recevoir le feuillet Sainte Anne.

Je souhaite être membre de la fraternité mais je ne peux verser ma cotisation.

Chèque libellé à l'ordre de : AJM section Sainte Anne.

Fraternité Orthodoxe Sainte Anne, 95 rue de Béniguet, 29280 PLOUZANE